

## ENCORE UNE QUESTION DE MÉTHODE

Le compte-rendu fait par J.M<sup>a</sup> Ruiz Simon de mon étude «sur un aspect de la combinatoire arabe et ses prolongements en Occident» (paru dans *Studia Lulliana* 32, 1992, pp. 205-8) me semble reposer sur un malentendu fondamental. Visiblement l'auteur ne conçoit l'histoire de la pensée qu'en termes d'emprunts matériels, de séquences qui pourraient toutes s'analyser ainsi: un sujet A emprunte une idée X à un sujet B antérieur à lui, et la transmet à un sujet C postérieur à lui, soit telle quelle, soit sous une forme un peu modifiée (approfondie, corrigée, amplifiée...) X'.

Il est certain que nombre de phénomènes peuvent s'analyser en ces termes. Pour ne pas me référer à mes seules recherches, je crois, par exemple, convaincantes les démonstrations de Ch. Lohr à propos de l'influence de la logique du *Budd al-'Ârif* d'Ibn Sab'în sur le cycle de la *Logica Nova* de Llull. Il y a là sans doute «emprunt» de notions et de procédés.

Mais j'ai affirmé par ailleurs à plusieurs reprises qu'il fallait se méfier de cette idée d'emprunt. Et notamment dans le cas de Llull, car on a cherché de tels emprunts chez lui sur la foi de formules dont j'ai montré qu'elles n'avaient qu'une valeur de *topos* littéraire (dans le cas du *Libre d'Amic*) ou de prospectus publicitaire destiné au seul public occidental (dans le cas des *Cent noms de Dieu*).

Je me suis par contre attaché, tout au long de mes recherches, à mettre en évidence des «correspondances», des éléments pouvant servir de «terrain commun». Cela, tout simplement parce que le *seul* présupposé de mes travaux a été de prendre Llull au sérieux quand il affirme vouloir s'adresser au public arabo-musulman. On peut parfaitement faire l'économie de cela et le considérer comme un auteur occidental écrivant pour les seuls occidentaux. Mais c'est mettre entre parenthèse ses affirmations répétées, et bien des épisodes incontestables de sa vie.

Pour revenir à mon étude sur la combinatoire, je n'ai jamais dit que Llull

avait «emprunté» à Ibn al-Sîd ou à al-Bûnî telle ou telle formule, telle ou telle figure. Je n'ai pris ces auteurs que comme les marques visibles d'un cheminement qui se faisait à l'intérieur du monde intellectuel arabo-musulman. Quant aux figures lulliennes, j'ai simplement constaté que «les *souvenirs* (je souligne!) des procédés arabes y sont nombreux», mais que «ces procédés sont radicalement réinterprétés» (p. 37). Cela ne veut pas dire que Llull modifie un objet matériel X, le «bricole» en quelque sorte pour faire un objet X'. Cela signifie que je crois vraisemblable que lorsque Llull élabore ses propres figures (qui dépendent de la préhistoire de *Libre de contemplació*, comme je l'ai toujours dit également), il a en vue un public qui procède mentalement selon d'autres figures, et qu'il y a bien continuité *sur tel ou tel plan considéré* (que j'énonce dans mon article) et *sur ce plan seul*, sans prétendre épuiser la portée de la figure lullienne, entre tel objet intellectuel du monde musulman et celui que nous est proposé par le penseur majorquin.

En résumé, c'est toute la différence entre deux formes d'«influence» possibles: la simple «transmission» et l'«inspiration». J'ai la faiblesse (philosophique!) de croire que la première n'a pas seule existé.

Dominique URVOY